

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

ELMORE DUFOR, Président. E. A. ANDRIEU, Administrateur-Délégué.

DEPARTEMENT DES ANNONCES. JOS. T. BUDDECKE, Directeur.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Registered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

DU 14 JANVIER 1913

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., Lne

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P.M., 6 P.M.

CARNET MONDAIN

JANVIER

- Bals à l'Athénium
15-Arthémisiens.
16-Corinthiens.
21-Mittens.
22-Athéniens.
29-Krewé of Mystery.

FEVRIER

- A L'Opéra
3-Equipe de Protée.
4-Mystic Krewé of Comus.
4-Bal de Rex à l'Athénium.

Une Ecole pour les Mécontents

D'après une information reçue au bureau d'éducation des Etats-Unis, il y aurait à Kansas City, Mo., une école pour les enfants mécontents. La "Lathrop Industrial School" a été organisée dans le but de donner une éducation aux enfants de plus de quatorze ans, qui sont arrivés au cinquième degré et aux-quels le travail des écoles ordinaires ne plaît pas.

de travail et d'éducation. D'accord avec ce principe l'école Lathrop leur donne ce qui est connu sous le nom d'éducation "prévocationnelle". Des cours de travail du bois, de dessin, de modelage, d'imprimerie, de menuiserie et d'électricité industrielle, sont mis à la disposition des garçons; des cours de cuisine, de couture, de modes et de broderies pour les filles. Dès qu'il y aura des demandes, on organisera des cours de plomberie, de maçonnerie et de travaux de ciment.

Les branches académiques sont également enseignées dans cette école, mais elles sont enseignées en relations intimes avec les sujets industriels. L'arithmétique en rapport avec les problèmes de l'atelier; l'anglais est enseigné en ce qui concerne les besoins de la langue pour les affaires, aucune tentative n'étant faite pour enseigner la grammaire. La géographie et l'histoire sont enseignées d'une façon générale et dans leurs rapports commerciaux et l'étude du gouvernement local est un sujet important.

LE BEL AGE

Quel est le bel âge, l'âge idéal de l'homme et de la femme? Vingt ans, n'est-ce pas? On l'a cru longtemps. Le poète ne manquait pas de conspuer ceux qui dédaignaient l'art de s'en servir.

Donnez-moi vos vingt ans si vous n'en faites rien!

leur criait-il avec mélancolie. Nous sommes en train de changer tout cela. La moyenne de la vie s'est élevée; on se défend plus àprement et mieux contre les atteintes de l'âge. On n'oserait plus consacrer une complainte au premier cheveu gris. Les femmes elles-mêmes osent avoir trente-cinq ans pour tout le monde.

Mlle Mary Garden, la célèbre cantatrice, a répondu à un journaliste de Boston qui l'interrogeait sur la question du mariage et celle de l'âge idéal de l'homme et de la femme: "Personne ne peut prétendre que je cours après un mari, mais j'ai toujours pensé que je me montrerais capable d'être une épouse admirable si le "right man", l'homme de mon idéal, passait dans ma vie.

que j'en ai quarante-cinq ou trente-neuf? Vous restez impassible et vous dites que vous avez trente-cinq ans."

Et de fait, Mlle Mary Garden est bien bonne de consentir à s'arrêter à trente-cinq ans. Il y a des femmes qui s'arrêtent à trente ans et ne veulent plus en sortir, en dépit de l'état civil et des calendriers.

Trente-cinq ans, voilà donc le bel âge des femmes au goût du jour. Et le bel âge des hommes? songeront nos lecteurs. Mlle Mary Garden répond:

"Pour les hommes, c'est différent. Un homme doit se dépêcher autant qu'il le peut pour arriver aussi vite que possible à cette splendide plénitude des forces de la quarantième année. La trentaine n'est pour lui que l'école préparatoire à la vie et au-dessous de trente ans, il est aussi désagréable que charmant, comme le sont les jeunes animaux: poulain, veaux ou roquets."

Elle est sévère pour Chérubin, la charmante artiste. Elle le compare à un poulain folâtre, à un petit chien et même à un veau — ce qui ne laisse pas d'être désobligeant pour la mère d'abord, pour l'enfant ensuite, auquel elle aurait pu accorder la dignité de jeune taureau.

La Fortune Est Toujours Capricieuse.

En notre XX siècle et sur notre planète déjà parcourue en tous sens, il existe encore des pays où l'on fait, paraît-il, très facilement fortune.

L'Amérique a toujours eu cette heureuse réputation et elle la conserve. Il est généralement admis qu'il suffit de passer l'océan la poche vide pour revenir quelques années après riche comme Crésus et multimillionnaire.

Un Allemand, M. Kutz Aram avait récemment voulu vérifier cette assertion par l'expérience. Il menait depuis longtemps à Berlin la vie la plus incertaine qui se puisse concevoir. Très érudite et possédant nombre de diplômes, il donnait tantôt ici, tantôt là, une leçon pour un prix dérisoire; ou bien encore, il réussissait à placer dans une revue ou un journal des articles toujours fort peu payés; entre temps, il faisait quelquefois de guide pour les étrangers, et, malgré tout, végétait dans la pauvreté. Fatigué de cette misère, Kutz Aram prit un jour la grande décision de s'embarquer pour l'Amérique, dans l'espoir d'y tenter la fortune.

Un paquebot d'émigrants partait de Hambourg; il y prit place à destination de New-York. A son arrivée dans la grande capitale, il disposait, pour tout richesse, d'une somme totale de 125 francs.

Au seuil de ce nouveau monde qu'il entrevoyait si hospitalier quelques heures après avoir quitté le bateau, un camion de déménagement commença par le renverser. Il n'eut, heureusement, qu'une fracture du bras, mais elle nécessita son admission à l'hôpital et c'est, ô ironie, la première place qu'il obtint à New-York.

Par la suite, le destin capricieux devint lui en faire occuper beaucoup d'autres.

Il fut, en effet, tout à tour cieur de bottes et garçon de café, homme-sandwich et vendeur de journaux. Ces diverses professions sont probablement aussi peu lucratives à New-York que

chez nous, car notre Allemand resta aussi pauvre qu'avant. Après de nombreux avatars, il parvint enfin à se faire agréer comme cocher de remise chez un multimillionnaire. Cette nouvelle fonction avantageuse, comparativement à celles qu'il avait précédemment exercées, fut son bâton de maréchal, mais le multimillionnaire mourut au bout de quelques mois et Kutz Aram se trouva de nouveau sans ressources et sans place sur le pavé new-yorkais.

Désespéré et ayant perdu ses dernières illusions, il se décida à retourner vers des cieux plus réjouissants et rentra en Allemagne, sa mère patrie.

Les différents métiers manuels qu'il avait exercés n'avaient pas porté préjudice à l'érudition et à la facilité d'écrire de M. Aram. Aidé de quelques amis, il reprit à Berlin ses anciennes occupations et encore, tout frais émoulu de ce nouveau monde qui lui avait été si funeste, il écrivit un volume intitulé: "Mes impressions."

Il faut croire que ces impressions étaient très intéressantes et sans doute très fortement écrites, car un succès triomphal accueillit l'œuvre de l'émigrant retour d'Amérique.

Le volume s'enleva avec une rapidité déconcertante; l'éditeur vendit des milliers d'exemplaires. Aujourd'hui il a fait fortune et Kutz Aram en même temps.

Un journal italien posait récemment à ses lectrices cette question singulière: "Lequel de l'homme chauve ou du cheveu vous paraît posséder les meilleures qualités pour rendre une femme heureuse?"

Les réponses affluèrent et lorsqu'on les dépouilla, on s'aperçut que la calvitie plaisait au beau sexe beaucoup plus que l'abondance capillaire. Plusieurs correspondantes avaient motivé leurs préférences.

"Je me suis mariée très jeune, écrivait l'une. Mon premier mari avait une belle chevelure abondante et le savait. Aussi l'entourait-il de soins, il manquait plus d'un train le matin, plus d'un rendez-vous, laissa plus d'un bon déjeuner refroidir pour harmoniser ses boucles. L'amour qu'il leur portait dépassait très sensiblement celui qu'il me témoignait et quand il mourut, je l'enterrai cheveu et tout, avec le respect que l'on doit à une déception hirsute. Mon second mariage fut, avec le premier, un contraste frappant. Mon mari avait un grand cœur et une belle calvitie. Il donnait peu ou point d'attention à sa coiffure. Il n'était nullement égoïste et l'amour dévoué qu'il me portait a rendu envieuse toutes mes amies. Je le dis et j'insiste: les cheveux font les meilleurs maris."

Une autre s'exprime ainsi: "Mon père, mon mari et moi-même sommes d'excellents maris, d'excellents pères. Mon fils de vingt ans a épousé une jeune fille qui ne s'est mariée avec une femme dont il fait le bonheur, ce qui n'était pas facile car ma bru n'est pas commode. (J'en sais quelque chose!) A mon avis une femme doit désirer un mari chauve. Un front dégarni interdit la suffisance et rend plus indulgent aux défauts d'autrui."

Continuons les citations: "J'ai épousé un homme qui, bien qu'il n'eût pas trente ans, était très chauve; je l'ai perdu d'une maladie soudaine. Il y a de

cela huit ans, et je me demande encore si jamais je pourrai retrouver son pareil."

"Je tiens une pension de famille et me suis aperçue que les hommes aux boucles abondantes deviennent rarement des génies. Mon mari qui a aujourd'hui trente-neuf ans est chauve depuis l'âge de vingt-quatre ans, et a été d'abord un excellent fils pour sa mère veuve. Jusqu'à présent — il faut bien réserver l'avenir — il s'est montré mari et père excellents. Son frère aîné a de beaux et d'abondants cheveux, mais il me suffit de l'avoir comme beau-frère, je vous le certifie."

Ainsi cette excellente femme a gardé de son époux défunt un souvenir si vif qu'elle craint beaucoup de ne pas retrouver son pareil.

Admirable fidélité du cœur!

Jack Johnson Essaie d'Aller au Canada

Battle Creek, Mich., 14 janvier. — Jack Johnson, le boxeur nègre, a été arrêté hier matin, dans un train. Il est gardé à vue par la police locale, jusqu'à l'arrivée de la police de Chicago. Johnson était accompagné par sa femme et deux amis de couleur.

Suivant ce qu'il a dit à la police locale, il était en route pour Toronto. Il a ajouté qu'il ne désirait pas enfreindre les termes de sa caution qui garantissent sa comparution devant la Cour Fédérale. Il désirait simplement aller à Toronto pour rencontrer son impresario, Tom Flanagan, qui est en train d'arranger une rencontre à Paris, entre Al Palzer et lui, pour un enjeu de \$25,000.

Après s'être réunis quelques instants, les autorités fédérales ont décidé de reconduire Johnson à Chicago.

New Rochelle, N. Y., 14 janvier. — Un grand incendie a détruit les usines et ateliers de "Thompson Film Co." Les dégâts s'élevaient à \$250,000. Plusieurs milliers de films ont été détruits, la plupart ne pourront pas être remplacés.

Découverte d'un Trésor

Enterprise, Miss., 14 janvier. — Page Dickerson, un fermier habitant à six milles de la ville, vient de déterrer deux vases contenant du argent. Depuis des années, le bruit courait qu'une quantité de monnaie avaient été enterrées dans quelque endroit de sa plantation et Dickerson fut infatigable dans la recherche du trésor.

Le fermier fit un rêve l'autre jour, dans lequel l'endroit où l'argent était enterré lui apparut clairement. Ayant pris quelqu'un avec lui les deux hommes se mirent à la recherche du trésor, mais le compagnon du fermier se fatigua bientôt et abandonna le travail. Dickerson, encouragé par le rêve qu'il avait fait, creusa tant et si bien qu'il finit par déterrer deux vases. Les deux vases étaient hermétiquement fermés. Sur le couvercle de l'un étaient gravées les lettres "J. C. C." tandis que sur l'autre était marquée l'année, 1851.

La somme d'argent contenue dans les vases n'est pas connue, mais on dit que Dickerson a été largement récompensé de ses efforts. On présume que le trésor a été enfoui par les clans de Murrel et Copeland.

Copeland, durant l'époque qu'il se livra au brigandage, avait établi son camp dans cette partie du

pays qui se trouve entre les deux rivières qui s'unissent pour former le Chicawaha. On a annoncé à plusieurs reprises la découverte de trésors dans cette partie du pays.

BUREAU DE SANTE.

Mariages, Naissances et Décès

MARIAGES DANS LES DERNIERS 24 HEURES.

- Mariages. Alton Baptiste à Mlle Olla Gross. Michael S. Hecklin à Mlle Angelle W. Elliott. Chas. Sanders à Mme Agnes Cooper. Thos. Hyde Jr. à Mlle Nellie Smith. Jewett McL. Scott à Mme Vve Aimé Ida I. Eden. Chas. M. Eastwood à Mlle Louisa Gonzales. Jno. R. Hall à Mlle Maud E. Taylor.

Naissances de Garçons.

- Mmes Sidney J. Barrios, John Ruiz, Viozenio Zuccarello, Frank P. James, Geo. W. Leger.

Naissances de Filles.

- Mmes Joseph Palmer, deux filles jumelles, Arthur J. Arata, E. C. Devlin, Howard A. Devlin, Frank J. Klevorn, Joseph R. Stephens.

Décès.

- Mme Vve Mary Gilmore, 58 ans, 2418 rue Rousseau. Nellie Anderson, 28 ans, 1414 rue Orléans. Robert Thomas, 4 ans, 1911 Ave. St. Bernard. Rose McMillen, 60 ans, 2220 rue Troisième.

CHAS. GRADY, 40 ans, Hôpital de la Charité. Ephraïme Green, 18 ans, Hôpital de la Charité. John Bourgeois, 4 jours, McDonoughville, Lne. Cecile Livingston, 33 ans, 325 rue Sud Rocheblave.

THEATRES.

TULANE

Le libretto de "The Fascinating Widow" pièce dans laquelle Julian Eltinge paraît au Tulane cette semaine, a été écrit par l'auteur de Madame Sherry, et fourmille de situations comiques. Avec Eltinge qui passe tout le long de la pièce pour la piquante vogue, les scènes sont décidément comiques. La pièce a un scénario complexe et est représentée grandiosément. Une bonne salle assistait à la représentation de Lundi soir. Il y aura matinées Mercredi et Samedi. La représentation de Mercredi après midi sera à prix réduits.

CRESCENT

"Where the Trail Divides" est au Crescent cette semaine et se joue devant des salles comblées. La pièce a été rendue fameuse par Robert Edson. Elle est pleine d'action et palpitante d'intérêt dramatique. Matinées Jeudi et Samedi. "The Goose Girl" est la prochaine attraction au Crescent et commencera son engagement Dimanche soir.

OPERA FRANCAIS

A la requête de nombreux visiteurs, M. Layolle va faire représenter ce soir le magnifique opéra de Massenet "Thais". Bien que cela soit une représentation supplémentaire, plusieurs des souscripteurs réguliers ont réservé leurs fauteuils et leurs loges; Mlle Charpantier, dans Thais, est aussi près de la perfection qu'on puisse le désirer, et M. Montano, dans le rôle d'Athanaël, est excellent. L'orchestration de ce bel opéra est splendide.

Jeudi soir "Quo Vadis" sera certainement chanté devant une salle comble, car il ne reste presque plus de places à louer. Dans le but de faire profiter les habitués des représentations du dimanche, M. Layolle, donnera "Quo Vadis" en matinée.

L'Africaine sera au programme de Samedi soir. Les principaux rôles seront chantés par M.M. Alfred Montano, Coiglio et Bernard et Mlles Therry et Charpantier. M. Alfred a la réputation d'être un excellent Vasco, et Mlle Therry est parait-il une très bonne Sémka. Un souvenir sera offert à toutes les dames qui assisteront à la représentation.

Dimanche soir, Le Grand Mogol. Location, chez Werlein, 606 rue du Canal.

ORPHEUM

Beile Baker, chanteuse de caractère, a fait la même impression sur les spectateurs de l'Orpheum, Lundi soir, qu'une brisée du soir ferait sur un désert. Ce n'est pas la faute de la coquette Miss Baker si elle a été le choix des spectateurs, pour la première place sur le programme.

Elle fait impression et semble de jamais être à court de trucs scéniques. Chaque mouvement a sa signification.

Miss Percy Haswell et Regan Houghton, dans une saynète Shak-spareane, qui a été nommée "Master Will's Players", ont obtenu beaucoup de succès. Miss Haswell et sa compagnie ont fait passer quelques moments très agréables à l'auditoire.

Les tableaux de Martin A. Johnson et ses récits d'aventures de l'extrême Orient, sont un des numéros attrayants du programme.

Don Fulano, "Le Cheval Merveilleux" terminait la soirée.

Revue des Deux Mondes

Livraison du Sommaire du 1er janvier 1913

- 1. La maison, deuxième partie, par M. Henry Bordeaux.
2. Entre les deux mondes, deuxième partie, par M. Guglielmo Ferrero.
3. Correspondance d'Albert Sorel (1870-1871).
4. Histoire d'une constitution, le Home Rule Irlandais, par M. Augustin Filon.
5. Bismarck et l'Eglise — La Paix — V. la première révision des lois de mai. — Le septennat (1886-1887), par M. Georges Guyau.
6. Ce qu'on peut faire avec une marine, a propos de la guerre des Balkans, par le contre-amiral D...
7. Revue littéraire — Flaubert, par M. André Beaunier.
8. Revue scientifique — Le froid dans la nature et dans la science, par M. Charles Nordmann.
9. Chronique de la quinzaine, histoire politique, par M. Francis Charmes, de l'Académie française.
10. Bulletin Bibliographique.

Feuilleton de l'Abelle de la N. O.

No 6. Commencé le 9 Janvier 1913.

Les Aventuriers DE PARIS

PAR PIERRE ZACCONE

(Suite)

—C'est vraisemblable, répondit François; mais elle a trouvé village de bois.

—Et alors elle est revenue sur ses pas.

—In peu désappointée.

—Et quand elle m'a aperçue, continua le baron d'un ton plus aigre; je l'observais... j'ai surpris un tressaillement dans tout son être.

—A croire qu'elle allait se trouver mal... qu'il!

—Elle m'a reconnu!

—Luit luit est-ce possible... mon Dieu... Ce serait la honte... l'infamie... Lucien! Elle jabolait comme si je n'avais pas été là.

Et François se répandit en un rire gougnard. Le baron appliqua sa main énergique sur les lèvres: —Assez! dit-il brutalement.

Nous avons désormais autre chose à faire, et il s'agit de rallier Paris au plus tôt.

—Paris! répéta François surpris.

—Est-ce que tu éprouves quel regret à l'arracher aux délicieuses campagnes bretonnes?

—Je n'en éprouve aucun... Seulement, je vois avec peine que nous avons abandonné une charmante comtesse, à laquelle j'ai tout lieu de croire que nous ne sommes pas indifférents.

Le baron l'interrompit d'un geste impatient. —Nous partirons ce soir, dit-il impérieusement... et sois tranquille, si tu tiens à revoir Mme de Frontenay, tu peux être assuré qu'elle nous suivra de près dans la capitale.

Et sur ces mots, les deux hommes s'éloignèrent dans la direction de Plourast, station du chemin de fer où ils devaient prendre le train de Paris.

Le baron ne se trompait pas sur les résolutions que la comtesse allait arrêter.

La malheureuse mère était rentrée au château de Kersaint, dans une situation d'esprit où l'épouvante le disputait à l'égarément.

Tout d'abord, elle avait donné des ordres pour un prompt départ.

Elle ne voulait pas rester plus longtemps loin de Lucien. De-

puis deux heures il lui semblait que leur séparation devait aboutir à quelque dénouement fatal.

Elle avait peur sans se rendre bien compte de la nature du danger qu'elle redoutait... A tout événement, elle ne voulait plus quitter son fils, quelle était bien résolue à défendre au prix même de son repos et de sa vie.

Elle s'enferma alors dans sa chambre, et procéda elle-même aux préparatifs de son départ qui devait s'effectuer le lendemain matin.

Elle devait suivre Lucien de vingt-quatre heures. Dès qu'elle se trouva seule, elle tenta de reprendre possession d'elle-même et rechercha dans la récapitulation des événements accomplis, les raisons de crainte ou d'apaisement qu'elle pourrait y trouver.

Elle espérait obstinément s'être trompée... elle avait mal vu... cet homme... ce baron Lippari ne pouvait être celui qu'elle avait cru reconnaître.

Et pourtant! A chaque fois qu'elle évoquait ce souvenir, un frisson mordait sa chair et des lueurs fauves passaient devant ses yeux.

Elle sentait l'abîme s'entr'ouvrir sous ses pieds; le vertige s'emparait d'elle et elle ne savait à quelle branche de salut accro-

cher ses mains affolées.

A un moment, elle bondit de sa place, fit deux ou trois fois le tour de sa chambre et s'arrêta enfin, les doigts comme attachés à son front.

Puis elle sourit. Quel éclair avait tout à coup rayé les ténèbres où elle se débattait... Quelle confiance inattendue, insperée s'était fait jour dans son cœur? —Elle s'était calmée, sa poitrine ne battait plus, les couleurs étaient revenues à ses joues.

La nuit se passa sans sommeil, mais aussi sans agitation. Il était évident qu'elle avait pris un parti énergique, qui, momentanément du moins, avait chassé toutes ses terreurs.

Le lendemain, elle partit accompagnée d'Yvonne, sa femme de chambre.

Pendant tout le trajet, elle demeura silencieuse, absorbée dans son rêve, indifférente aux divers incidents du voyage.

A son arrivée à Paris, le soir, vers minuit, elle trouva Lucien, qu'elle avait prévenu par dépêche télégraphique et qui l'attendait.

Lucien était un peu inquiet de ce brusque retour. Mais il vit la comtesse lui sourire et oublia ses appréhensions sous les caresses de sa mère.

—Je m'ennuyais trop là-bas... j'après ton départ, dit-elle, et ma foi, je suis partie... Pendant que

tu m'appartiens encore, je veux te posséder sans partage.

Lucien serra avec effusion les mains de sa mère.

On entra à l'hôtel, qui n'était point encore en ordre; mais la comtesse ne s'aperçut de rien.

Elle courut se réfugier dans son appartement, que l'on avait préparé à la hâte.

Yvonne l'y suivit.

—Madame la comtesse ne veut pas que je la déshabille, dit celle-ci en remarquant que sa maîtresse se disposait à procéder elle-même à sa toilette de nuit.

—Non, mon enfant, répondit Mme de Frontenay; tu peux aller te coucher. Seulement, j'ai une recommandation importante à te faire; demain, à sept heures, tu viendras me réveiller.

—Si tôt? fit Yvonne.

—Oui... A sept heures, tu entends! et nous sortirons toutes deux.

—Oh madame la comtesse veut-elle donc se rendre de si bon matin?

—Je te dirai cela demain, juste-que-là, ne parle à personne de cette excursion que je médite et prends tes précautions pour que nul ne puisse nous voir sortir.

Le lendemain à sept heures, la comtesse et Yvonne quittaient furtivement l'hôtel et s'acheminaient vers la station de voitures la plus proche.

—Une fois arrivées, Yvonne fit

signe à un cocher, et pendant que sa maîtresse montait dans le fiacre, elle remit à l'automédon un billet où se trouvait indiquée l'adresse de la personne chez laquelle il devait se rendre.

Le cocher n'eut pas plutôt lu ce qui y était écrit, qu'il laissa échapper un geste d'inquiétude. Mais il fut aussitôt un mouvement insouciant des épaules et, relevant les guides de ses chevaux d'une main résolue, il fit gaiement claquer son fouet.

La course dura une demi-heure, au bout de laquelle le fiacre s'arrêta à la porte d'une maison située dans une rue étroite de la cité.

Yvonne s'empressa d'ouvrir la portière et aida la comtesse à descendre.

Celle-ci avait baissé son voile; visiblement, elle tremblait; mais une résolution énergique se manifestait dans tous ses gestes.

Elle se tourna vers sa femme de chambre: —Tu vas m'attendre ici, lui dit-elle.

—Madame la comtesse ne veut pas que je l'accompagne? —C'est inutile. Attends-moi; je ne serai pas longtemps à revenir.

Elle franchit le seuil de la maison et alla droit à la loge.

—M. Saurin, demanda-t-elle à voix basse.

—Au second étage au-dessus